



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

ÉTOFFES. L'étymologie des noms donnés à nos étoffes est quelquefois tellement inexplicable, que nous les acceptons comme des mots mystiques dont le vrai sens échappe à l'intelligence, mais que l'imagination admet. On a même été jusqu'à prétendre que dans certains grands magasins il y avait des jeunes gens *ad hoc* destinés spécialement à baptiser les étoffes dès leur apparition, et en cela ils ont sur nos parrains réels l'avantage de pouvoir harmoniser leurs noms avec l'objet qui le reçoit, inspirés qu'ils sont par l'aspect de ces créations présentées dans tout leur éclat, tandis que chez nous on risque de donner un nom charmant à un vilain petit marmouset, et mille contre-sens ridicules. Cependant, parmi toutes les anomalies qui ont paru depuis quelque tems

dans les nomenclatures de nos modes, nous n'en saurions trouver de plus indéfinissable que le nom d'O'Connell appliqué à un tissu de soie, très-joli du reste, mais qui ne peut laisser deviner à l'esprit le plus subtil une analogie avec l'opposition d'outre-mer. Mêler une gloire de tribune aux futilités de la mode, associer la politique à la coquetterie, et enfin voir tomber au milieu de la gaze et de la soie le nom d'un chef de parti, voilà certes une des plus bizarres innovations; et l'on peut dire avec le bonhomme :

On ne s'attendait guère
À voir Ulysse dans cette affaire.

Nous ne ferons pas les mêmes observations sur le velours *mamouchis*, qui semble représenter la riche tunique d'un beau pacha, ou d'un visir accueillant une jolie favorite. Nous comprenons que nos femmes

élégantes aimeront à se parer de ces jolis tissus, tout comme des satins *zarlings*, autre gracieuse nouveauté, qui se fait remarquer au *Pavillon d'Hanovre**, charmans magasins qui se recommandent par le choix nombreux de leurs nouveautés en étoffes de soie, de gaze, brochées, unies, brodées, dans les styles les plus distingués, écharpes-schalls, et toutes les fantaisies qui peuvent plaire le plus dans une saison qui est toute de luxe et de caprice.

CHAUSSURES. En revenant de la campagne, le premier soin de la femme vraiment parisienne, de la femme qui comprend bien les intérêts de sa coquetterie, est de s'occuper de sa chaussure. Il lui faut d'abord la confortable douillette du matin, piquée, ouatée, et si excellente pour sortir du lit; elle la prendra en taffetas marron ou noir, doublée de rose ou de bleu. Puis les bottines pour visites ou promenades, et qu'elle conserve jusqu'à l'heure du dîner, car elle y tient à ses jolies bottines, depuis que M^{me} Gelot, par leur perfection, leurs charmans accessoires, en a fait la plus gracieuse, la plus agaçante de toutes les chaussures. Nous citerons surtout les *bottines-cothurnes*, qui, par la disposition des lacets qui se croisent, offrent une élégance d'autant plus ingénieuse qu'elle a le mérite de faire paraître le pied très-petit, et ne l'expose pas même à la rivalité de ces pieds andalous, dont tant de Français vantent les souvenirs. Puisque l'attraction de cette jolie fantaisie nous a conduits dans les magasins de M^{me} Gelot**, c'est là aussi que nous examinerons tant de jolis souliers de coupe gracieuse et effilée, qui dessinent le pied sans le contraindre. On en voit beaucoup en satin, en armure, en poulx de soie, et, indépendamment du noir, les couleurs les plus adoptées sont marron, grenat, brun, puce, etc. Il reste encore une partie non moins élégante de

la chaussure, ce sont les pantoufles que l'on porte chez soi, au coin de son feu, pour recevoir ses visites, attendre l'heure du bal, ou compléter le négligé qu'exige une légère migraine; ces pantoufles-là peuvent être de la plus exquise élégance; elles sont en satin ou en velours brodé en or, en argent ou en soie. Rien de plus gracieux que deux jolies pantoufles en velours gros bleu, brodées en or, et doublées en cygne, qui sont là, placées auprès de la cheminée, devant un élégant fauteuil *Voltaire*, attendant les petits pieds qui vont rejeter la chaussure du bal pour se reposer dans ce lit de duvet si coquettement embelli. Il y a vraiment séduction dans cette recherche poussée jusqu'à l'extrémité de la femme; et, s'il était encore reçu de voir tomber un homme à ses pieds, certes ce devrait être devant des pantoufles sorties des magasins de M^{me} Gelot.

Nous dirons aussi que chez elle se confectionnent ces excellentes bottines en taffetas piqué et ouaté, que l'on met par-dessus les chaussures de bas, afin de se préserver du froid en sortant. Cet usage, tout-à-fait dans l'intérêt de la santé et de la raison, sera adopté généralement. Les plus élégantes se font en satin, les unes bleu ou vert, doublées de blanc; d'autres noir, doublées de rose, fermées par deux nœuds sur le devant.

CHAPEAUX. Les fleurs sont du domaine de l'été, et, en abandonnant les chapeaux de paille, il est tout simple de renoncer à ces ornemens qui semblent réclamer quelque reflet du soleil, même au fond des magasins de M. Cartier*, tant la nature s'y trouve ingénieusement imitée. Mais là aussi se trouve le plus piquant dédommagement que l'art puisse offrir aux modes printanières, et les plumes, cet accessoire si gracieux, si élégant, qui complète avec tant de bonheur une jolie toilette, les plumes s'y reproduisent tel-

* Boulevard des Italiens, n° 29.

** Boulevard des Italiens, n° 1.

* Boulevard des Italiens, n° 2,

lement belles dans leur gracieuse nouveauté, que l'on ne saurait regretter les guirlandes et les bouquets, fussent-ils posés par les mains de M^{mes} Baudrant, Thomas ou Laroche. C'est hivers, M. Cartier s'est surpassé dans le choix de ses plumes, dont les dispositions diffèrent avec un goût infini. Cette supériorité est d'autant plus importante à signaler dans un moment où nos premières modistes emploient des plumes sur leurs plus jolis chapeaux; nous citerons pour exemple les modèles suivans, qui tous ont été exécutés dans ses magasins, formant sommité dans nos modes, et qui ont trouvé chez M. Cartier les plumes qui les ornent.

Chapeau de velours marron. Rubans de satin même nuance, ondulés de bleu raymond; deux plumes marron bordées de duvet bleu raymond, nouées et bouclées à petits anneaux.

Chapeau de couleur scabieuse. Rubans de satin scabieuse, liserés de vert naissant; deux plumes scabieuse nouées vert naissant.

Chapeau de velours violet d'iris. Rubans de satin coupés violet et vert-laitue; une seule grande plume boiteuse; le côté violet d'iris bordé de petits anneaux vert-laitue, et le côté vert-laitue orné de petits anneaux violet d'iris.

M^{me} RIBY.

M^{me} Riby est une femme qui a passé trente ans; ses traits sont petits et réguliers, ses yeux bruns sont remarquablement beaux par leur forme et par leur expression de sagacité et de courage. Elle est d'une taille moyenne. La blancheur de ses dents brille au milieu d'un visage un peu hâlé, et il y a quelque chose des traditions arabes dans sa physionomie.

Cependant M^{me} Riby est née dans le

centre de la France, et elle a pour cousin M. Poisson, illustre entre tous les savans, lequel reçut le jour dans les plaines de la Beauce. M^{me} Riby semblait destinée à ne briller que de l'éclat acquis à son cousin par un talent éminent et reconnu. Eh bien! il n'en va pas ainsi; elle aura sa gloire personnelle; sa gloire à elle, qu'on ne lui contestera point et qu'on n'osera lui envier.

M^{me} Riby, spirituelle comme on l'est peu, laborieuse comme on ne l'est pas, a trouvé très-jeune son sort de femme fort ennuyeux, bien qu'elle se soit complue à observer les devoirs qu'il impose; elle a pris un mari, soigné un ménage, nourri des enfans, mais n'a jamais voulu comprendre qu'une existence féminine dût être renfermée dans ce cercle. Fixée à Pithiviers par la place qu'y occupait son mari, elle s'y fit *maîtresse d'école*: bientôt les petites filles en surent beaucoup plus que leurs parens. Langage, habitudes, tournure, tout fut modifié, perfectionné, et devint inquiétant pour les institutrices, voire même les instituteurs de l'arrondissement. Pour achever de répandre l'alarme, M^{me} Riby publia un *traité des participes*, si correct, si clair, qu'il ne fut plus possible de se faire illusion. Jamais maîtresse d'école n'aurait été taillée sur ce patron-là. On découvrit aussi que, sans en rien dire, elle empruntait beaucoup de formes d'enseignement à l'enseignement mutuel, et c'était à une époque où les têtes les plus vénérables de France tournaient au seul *mode d'enseignement mutuel*. On a toujours cru en France que l'office d'une tête n'était ni d'examiner ni de comprendre, mais de prononcer. On décida; on agit en conséquence, et M^{me} Riby, prévoyant que la manière dont elle exerçait sa profession ne lui en vaudrait que les désagrémens, en choisit une autre. Habillée en homme, elle suivit des cours de chirurgie, et devint, en deux ans, d'une telle habileté qu'elle fut nommée *professeur*

d'accouchement à la Guadeloupe. L'amour du bien-faire dévore cette femme ; elle eut là de quoi l'exercer. L'ignorance et des coutumes absurdes faisaient de l'action la plus simple de la nature un cas rare et grave, parmi les créoles et les négresses, dans cette colonie : M^{me} Riby enseigna, pria, finit par commander impérieusement, et sauva la vie à un nombre infini de mères et d'enfants. Là, comme à Pithiviers, tout le monde n'entendait pas les devoirs de M^{me} Riby à sa manière : nous n'oserions décider si c'était défaut d'intelligence, esprit de contradiction ou simple malice. Lasse de discussions, M^{me} Riby vint s'expliquer à Paris, et présentait au ministre un *mémoire* rempli de faits positifs, lequel ne cédait en rien pour la vérité des démonstrations, l'énergie et la pureté du style, au *traité des participes*. Pendant que son *mémoire*, appuyé par des colons, se discutait dans les bureaux, M^{me} Riby revoyait ses amis, et répondait à leurs questions. « L'esclavage est affreux, n'est-ce pas ? — Point du tout. — Les nègres sont horriblement traités. — Point du tout. — Est-ce que vous en avez acheté ? — Il n'y a pas d'autres domestiques. — Mais vous ne les avez jamais battus. — Pardonnez-moi, j'avais toujours un fouet dans la main pour cela. — Vous ? — Assurément. — Comment vous décidiez-vous à tant de cruauté ? — Parce que, quand je demandais à boire à ma femme de chambre, elle me répondait : Moi pas aller avant le troisième coup. — Quelle horreur ! vous étiez partie avec des intentions si différentes ! — Sans doute ; mais on ne peut pas lutter contre une volonté forte, et ma Zizi était plus obstinée que moi. — Cependant nous lisons... — Il ne faut pas lire : il faut voir. »

Cette opinion choqua. M^{me} Riby avait beau représenter qu'on ne pouvait parler aux gens que le langage qu'ils comprenaient, elle fut blâmée généralement, s'en soucia peu, et repartit pour la Guadeloupe, n'ayant pas obtenu la moitié des

suppressions d'abus qu'elle avait signalés si franchement, et débutant, en commençant ce second voyage, par tomber à la mer au Havre, et par faire naufrage sur la côte sud de l'Angleterre.

Soit que quelque nouvelle contrariété eût troublé M^{me} Riby dans l'exercice de sa profession, soit que son esprit résolu et aventureux eût conçu d'autres plans, voici ce qu'elle écrit à une femme de ses amies, en date de la Guadeloupe, le 15 juin de cette année :

« « Puisqu'on ne veut
» pas que je fasse ici tout le bien que je
» pourrais et désirerais faire, il est inutile
» que j'y reste. La Nouvelle-Zélande pro-
» clame son roi, reçoit sa constitution,
» arbore son drapeau ; elle appelle la ci-
» vilisation de toutes ses forces ; il faut se
» hâter d'y courir. Rien ne sera beau
» comme de voir ce peuple sortir de sa
» torpeur : déjà il a des presses. Le pro-
» grès social ne marche pas là, il vole.
» Mon fils n'a pas encore besoin de moi.
» Je veux être témoin de cette révolution
» que le sang ne souille point, et je vais
» à la Nouvelle-Zélande. Ne vous inquié-
» tez pas, j'y vais par le couchant ; en
» traversant l'isthme de Panama, il n'y
» a guère plus de deux mille lieues : c'est
» le plus court. Je sais bien qu'en 1771,
» Marian et vingt-sept de ses compagnons
» furent assassinés là, mais il n'est pas sûr
» qu'on les ait dévorés, et je saurai enfin
» si ce peuple a jamais été anthropophage.
» Si je ne suis point mangée, je vous en-
» verrai des notes : la connaissance des
» faits extraordinaires qui s'accomplissent
» à cette extrémité du monde me préoc-
» cupe ; les mœurs, les usages, tout doit
» être curieux là... Je vais voir, trouver,
» décrire, et je reviendrai à Paris faire
» imprimer mon voyage. En attendant
» nous allons être *pied-à-pied*... mais je
» parlerai de vous sur cette terre incon-
» nue, j'y porterai votre nom, et j'y con-
» serverai toujours le désir de vous y

» presser contre un cœur qui vous est dévoué... »

N'est-il pas bien juste de faire connaître une femme dont les actions sont si peu communes, et le langage si simple ; dont le cœur est si bon, et le caractère si ferme, si persévérant. Elle ne prononce pas de phrases prétentieuses sur l'indépendance de son sexe, elle sait la conquérir par ses travaux, par son courage ; elle n'a point les vices, mais les vertus des deux sexes ; elle ne demande point de célébrité, et en mérite : on peut la louer enfin sans voir sourciller ceux qui croient aux devoirs des femmes, sans voir sourire ceux qui les en dispensent. Notre journal lui devait cet article, que nous terminerons en exprimant le regret qu'une telle personne n'ait pas été destinée à exercer un pouvoir souverain. Quel philosophe, quel honnête homme eût songé à lui comparer Elisabeth ou Catherine II ?

P. de C.

Les Catacombes de Kieff.

Ce mot qui réveille ordinairement en nous les pensées les plus tristes, les plus lugubres, nous présente, à la première vue, de vastes souterrains creusés sous une ville, où, tandis qu'une population s'agite, éprouve des peines, goûte des plaisirs, l'autre dort dans le sommeil éternel de la tombe.

Triste et imposant tableau qui serre le cœur et fait rêver le plus insensible.

Telles ne sont pas cependant les catacombes de Kieff, où des générations d'ossements ne dorment point pêle-mêle. Destinées à recéler des morts d'élite, elles n'ouvrent leurs portes souterraines qu'à de saints hommes, à des mortels pieux qui n'ont signalé leur courte apparition sur cette terre que par des œuvres

de miséricorde. Craignant que le désert ne fût pas pour eux une retraite assez sûre contre les tentations de ce monde, plusieurs ont demandé la faveur d'être murés vivans dans une cellule du monastère ; car les catacombes dépendent d'un couvent qui existe encore. Quoique la règle y soit très-bien suivie, les austérités du cloître y sont moins sévères que jadis, et nul n'obtiendrait de nos jours la permission de se faire enterrer vivant dans les souterrains du couvent.

Rien de plus romantique que l'aspect de la ville, située sur une colline très-élevée, et baignée par l'un des plus beaux fleuves de l'Europe. Le Dnieper est d'une énorme largeur devant Kieff. On le traverse sur un pont de bateaux, difficiles à fixer, et que l'eau recouvre presque toujours. La question : où sont les catacombes ? est celle qu'un voyageur ne manque jamais d'adresser à la première personne qu'il rencontre. Je ne manquai pas, tandis que nos postillons arrangeaient leurs chevaux pour gagner la ville, de demander le monastère. Un paysan me répondit : C'est de ce côté que l'idole Péronne fut traînée dans le Dnieper sous l'empereur Wladimir ; mais nul passage n'est ouvert de ce côté. Après nous être un peu reposés, nous allâmes au monastère, où deux religieux nous reçurent avec les manières douces et cordiales des moines grecs en général. L'un d'eux jeta un cri d'horreur en me voyant pénétrer dans le sanctuaire, ce qui jamais n'est permis aux femmes.

Il nous conduisit, au-dessous du sol, dans le souterrain dont la profondeur est bien moins grande que je ne me le serais imaginé. Le passage est étroit, voûté, taillé dans le roc, et présente de chaque côté des cavités à hauteur d'appui, où un grand nombre de saints reposent dans leur tombeau. Ils sont tous vêtus de brillantes étoffes, ont le visage découvert, et reposent en quelque sorte sur une couche d'or qu'ils doivent à la piété

généreuse des pèlerins ou des voyageurs. Les cellules dont j'ai parlé plus haut sont vitrées d'un seul carreau. J'ai vu plus d'un religieux penché et dans l'attitude où la mort l'avait saisi. Ils avaient, nous dit-on, accéléré leur fin en diminuant chaque jour la faible ration d'eau et de pain à laquelle eux-mêmes s'étaient condamnés. Ce qui me frappa surtout, fut un saint Jean debout, enfoncé dans la terre jusqu'à la ceinture. Quoiqu'à cet endroit la pierre dans laquelle il est entré soit d'une dureté extrême, il y creuse petit à petit son tombeau. Le peuple de cette contrée est persuadé qu'au moment où le saint sera complètement entré dans la cavité qu'il a lui-même formée, le monde cessera d'exister. Le chef du couvent, vieillard octogénaire, nous donna une bénédiction, et nous continuâmes de nous diriger sur Moscou.

M^{me} SOPHIE C.

rivière dont nous parlons s'agite et mugit depuis des siècles, et dans une latitude aussi septentrionale ses belles eaux ne gèlent jamais. Cette chute, infiniment plus belle que les cascades de Tivoli, attire aussi beaucoup de curieux qui tous témoignent la plus grande admiration pour ce prodige. De magnifiques arbres ombragent d'un côté les bords qui avoisinent la cascade, l'autre rive est semée de cabanes. Un riche propriétaire, manufacturier de draps, habite avec sa famille un lieu si romantique et si beau. Habitué au bruit uniforme de cette prodigieuse chute d'eau qui bouillonne sans cesse, ils cultivent les arts brillans qui semblent le plus réclamer le silence. Les beaux morceaux de Mayerbeer et de Rossini ont été plus d'une fois accompagnés par le bruissement de la cascade. C'est une nyade qui vient se mêler aux concerts des muses.

M^{me} SOPHIE C.

LA CATARACTE DE LA NAROVA.

A vingt-cinq lieues de Pétersbourg se trouve un des phénomènes les plus admirables de la nature. Après avoir quitté Jambourg, en suivant toujours la route de Livonie, on arrive à Narva, jolie petite ville propre et bâtie à la manière allemande. Ne croyez pas avoir tout vu quand vous aurez parcouru Narva : faites encore une lieue pour admirer la magnifique cascade de la Narova. Notre calèche passa sur un chemin pierreux d'une lieue à peu près, pour gagner le rivage. Un bruit assourdissant annonçait le prodige. Des assises immenses de rochers que la nature a placés par étages rendent inégal le cours de la Narova qui, comme une jeune fille capricieuse et légère, s'irrite si quelqu'un veut arrêter ses pas rapides. Elle se plaint, s'agite, échappe enfin à la persécution momentanée dont elle est l'objet. La belle

ELISA STAFFORD.

Une chaise de poste s'arrête à cinq heures du matin près de Hyde-Park : deux individus en descendant, et prennent un cabriolet pour se rendre à Greenwich. Leur aspect mystérieux excite l'attention publique, et un officier de police se rend à l'hôtel où ils se trouvent. Ils étaient alors à boire du grog. Leur costume était semblable à celui des marins ; l'un d'eux avait une épaisse chevelure noire bouclée, de grands favoris, un emplâtre de taffetas vert sur l'œil. On les interroge ; mais impossible d'obtenir un mot de réponse. L'officier impatienté les fait conduire chez l'inspecteur de police, et là enfin le prétendu borgne fait entendre une voix féminine qui déclare que son nom est Jack Wilder (Jeannot l'extravagant), et son domicile le monde entier. Son compagnon prend le même titre. Ces renseignemens

bizarres ne manquent pas de faire traduire la dame devant les magistrats, auxquels elle demande quelle loi empêchait un sujet anglais de voyager sous tel costume il lui plaisait, surtout lorsqu'il ne faisait pas de mal. Nonobstant cet argument, on la fouille ainsi que ses malles; on y trouve plusieurs lettres d'un homme d'affaires qui réclame 375,000 francs qu'il a payés pour elle, et que maintenant elle peut lui rendre ayant atteint sa majorité et hérité d'une grande fortune; puis il demande s'il peut acquitter le mémoire de son carrossier pour les équipages qu'il lui a fournis, enfin lui adresse des remontrances sur ses prodigalités, et la félicite d'être échappée au schériff chargé de l'arrêter pour dettes. Une autre lettre venait d'un prêteur sur gages, relative à une vaisselle plate et des bijoux qu'elle lui avait donnés en nantissement. D'après ces indications, on pria la jeune fugitive de revêtir les habits de son sexe, et de déclarer son nom. Alors force lui fut d'avouer qu'elle se nommait Elisa Stafford, appartenant à une famille distinguée; sur quoi elle fut mise en liberté, non sans avoir ameuté la foule et inspiré la curiosité de tous ceux qui eurent connaissance de cette originale aventure.

Album.

— Une dame des États-Unis est arrivée à Bruxelles comme missionnaire de la société pour l'abolition de l'esclavage.

— On vient d'ouvrir à Périgueux une souscription pour élever des statues à Fénelon et à Montaigne, tous deux nés dans cette ville.

— On lit dans le journal de Smyrne, au sujet du théâtre de société qui fait les délices du corps diplomatique à Constantinople :

« On doit à l'amabilité d'une charmante

dame, épouse d'un grave diplomate, un petit théâtre où les ambassadrices jouent la comédie avec un succès ravissant. Chaque légation fournit son contingent d'acteurs, dont, sans flatterie, plusieurs pourraient se faire applaudir ailleurs que dans un salon. Il est à regretter pour l'honneur de l'art que la bienséance et la discrétion prescrites pour tous les actes de la vie intime ne permettent pas de répéter publiquement les éloges brillans que l'on se plaît à donner aux délicieuses réunions du palais de M. le baron de ***. »

— Un journal allemand rapporte comme un fait littéraire remarquable que le hetmann des cosaques, prince Petopoff, a traduit en langue calmourque les poésies de Parny.

— On vient d'inventer une nouvelle espèce de parapluie dits *omnibus*. Leur extension extraordinaire leur permet d'abriter jusqu'à six personnes à la fois.

— La Nouvelle-Orléans possède un tribunal d'un genre tout-à-fait nouveau. C'est un *Tribunal d'honneur*. Cette société a pour but la régularisation du duel; elle est composée d'un président, d'un vice-président, douze juges et un secrétaire. Élus tous les six mois. Ce tribunal décidera sur les cas que lui présentera l'une des deux parties.

— On écrit d'Amsterdam que le fils du sultan de Cœra-Karra est en cette ville pour étudier l'art de l'imprimerie. Son cousin, âgé de 12 ans, l'accompagne.

— Dans des tombes qui semblaient remonter au règne de Clovis, et dont la découverte a été signalée il y a peu de tems à la Société Linnéenne de Bordeaux, on a trouvé près de la tête des squelettes qu'elles renfermaient des grains parfaitement conservés qui, ayant été mis en terre, ont produit des fleurs et des fruits, ce qui vient à l'appui que les grains peuvent se conserver des tems infinis.

Théâtres.

GYMNASÉ-DRAMATIQUE. *Le Mari charmant* est un vaudeville charmant de MM. Dumanoir et Camille, dans lequel on trouve des scènes très-amusantes et surtout beaucoup d'esprit. Le sujet de la pièce se résume en deux mots. M. Duvernois est un être peu favorisé de la nature, et qui, ne sachant quel moyen employer pour plaire à celle qu'il veut épouser, va chercher une femme aux Quinze-Vingts. Grâce à l'opération de la cataracte, Eugénie recouvre la vue, et grand est son désir de voir le mari qu'elle adore. Alors une méprise : elle prend pour son mari son cousin, joli garçon, fashionable de profession ; la méprise, du reste, n'a rien que de fort innocent, et, après quelques quiproquos, Eugénie se jette dans les bras du vrai M. Duvernois. Rien qu'à voir la nature des personnages de la pièce, on devine Allan, Numa, et M^{lle} Eugénie Sauvage.

— **PALAIS-ROYAL.** *La Périhole* est le titre et le sujet principal du vaudeville de MM. Théaulon et de Forges. La Périhole est une actrice qui fait les délices de Lima, et était pour le vice-roi un sujet d'admiration et d'amour. La fameuse comédienne, qui avait obtenu du prince un carrosse, grande curiosité de l'époque, a le désir de se convertir ; et le 8 septembre

1761, jour de la Nativité, la maîtresse du roi donne sa voiture à la cathédrale, voulant qu'elle servit à transporter les prêtres et à promener le sacrement. M^{lle} Déjazet remplit le rôle de la Périhole.

Le Testament de Piron est un autre vaudeville de MM. Langlé et Alboize. C'est un petit sujet assez insignifiant, mais qui ne laisse pas d'être amusant. Le vieux Piron lègue sa fortune à sa nièce et lui donne le titre de M^{me} Capron, nom d'un amant qu'elle avait voulu cacher à son oncle et qu'elle avait épousé.

AMBIGU-COMIQUE. *Un Fils*, drame en trois actes de M. Montigny. Dans cet ouvrage il y a profusion de meurtres, de quiproquos de paternité et de sentiment filial ; mais aussi il y a tant de complication et d'incidens dans la composition de ce drame, qu'il a parfaitement réussi.

FOLIES-DRAMATIQUES. *Les Infortunes de Jovial* font les délices du public des boulevards. Philippe, qui déjà a fait rire tout Paris, remplit le rôle de Jovial, et donne à ce théâtre une splendeur qu'il avait perdue avec le départ de Frédérick et de Rébard, ou, pour mieux dire, de Robert-Macaire et de Bertrand.

A ce Numéro est jointe la planche 1204.



Nous informons les personnes de province et de l'étranger qui auraient des emplettes de détail à faire faire à Paris (*en tel genre que ce soit*), qu'elles peuvent s'adresser à MM. Armand Robin et C^{ie}, commissionnaires, qui s'en chargent sans aucune rétribution ni augmentation de prix. On peut indiquer les prix, les magasins et en exiger les factures. Le choix des modes, nouveautés, lineries, toilettes de bal, etc., est confié aux soins des dames de la famille de M. Robin. On rembourse en recevant les objets. Affranchir. Rue Neuve-des-Mathurins, chaussée-d'Antin, 12.

Modes de Paris.

5 Novembre 1835.

N^o 1204.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2¹, près le passage de l'Opéra.

Chapeau en Velours de M^{me} Schalkensen, rue St. Honoré, 273.

Robe en Satin Rachel, des M^{mes} de M^{re} Doliste rue Choiseul.

Facon de M^{me} Camille rue Choiseul, 25.

Mess^{rs} J. & R. J. Fuller N^o 34, Rathbone Place, London